

Victor PAVIE, *Voyages et promenades romantiques*, édition présentée et préparée par Guy Trigalot, Presses Universitaires de Rennes, « Mémoire Commune », 2015, 361 p.

De Victor Pavie, écrivain polygraphe et romantique mineur, la postérité a retenu surtout qu'il fut l'éditeur de *Gaspard de la Nuit* et le compagnon de route, parfois l'intime, de figures de premier plan (il appartient au premier cercle des disciples de Victor Hugo), dont il défendit les œuvres depuis sa ville d'Angers. On doit à Guy Trigalot une thèse (*Un romantique en Anjou : Victor Pavie, auteur, journaliste et éditeur. Vie œuvre et correspondance*, Angers, 2012) dans laquelle est établie avec précision la biographie de Pavie, présentée une production littéraire variée et analysé le milieu intellectuel provincial au sein duquel évolua ce notable conservateur, resté fidèle sa vie durant aux « idéaux esthétiques et moraux de sa jeunesse » (p. 8). La (re)découverte des *minores* est, on le sait, un moyen de saisir avec une particulière acuité le terreau esthétique et culturel qui nourrit des paroles singulières, échappant peu ou prou à toute tentative de schématisation. S'agissant de la littérature des voyages, qui est au cœur de cette édition, on ne saurait évidemment mettre sur le même plan les écrits de Pavie et les grands textes qui, au XIX^e siècle, ont contribué à faire entrer le genre « en littérature ». L'excursion mérite cependant le détour et il faut savoir gré à Guy Trigalot de donner accès à une prose qui ne figure pas dans les anthologies actuellement disponibles.

À la suite d'une présentation qui définit un « art du voyage », à savoir une pratique et une écriture, indissociablement, nous est proposé un parcours de lecture organisé selon quatre « destinations ». La première nous mène « à la rencontre des figures tutélaires », à savoir Walter Scott, rencontré de manière fugace à Londres en 1828, et Goethe, quinze mois plus tard à Weimar. En ces deux occasions, le jeune Victor accompagne David d'Angers qui entend sculpter le buste des grands hommes (il se fera éconduire par l'écrivain écossais mais sera bien accueilli par l'auteur de Werther). À son retour de Weimar, Pavie compose un feuilleton pour les *Affiches d'Angers* (1829). Il rendra également compte de ces épisodes des années plus tard, en 1872. Les trois extraits sélectionnés par Guy Trigalot proviennent de ces deux sources. On aurait pu, sans doute, indiquer leur provenance de manière plus lisible : le lecteur doit ici se référer à l'introduction au demeurant très fournie de cette section et à la chronologie proposée en fin d'ouvrage pour dater ces fragments. Reste l'essentiel : ces impressions de voyages qui croisent l'évocation des deux génies, des anecdotes ou encore des choses vues, exemplifient la tendance au mélange du texte viatique ; elles ont tout d'un pèlerinage en littérature, suivi sur le chemin qui mène vers la gloire.

Nous sommes ensuite conduits en Italie et, ici, le voyageur met ses pas dans les traces de ses illustres prédécesseurs qui, avant lui, ont foulé cette terre ensevelie sous une somme impressionnante de « considérations ». C'est en promeneur que, en juin et juillet 1844, Pavie consigne des notes de voyages qui adoptent une allure capricante et un tour souvent enjoué. On trouvera dans cette section des passages sur lesquels il vaut la peine de s'attarder et on sera sensible, peut-être, au rythme que l'auteur parvient à insuffler à sa prose, faite de la collation de séquences différemment orientées : « À la visite des lieux religieux, [Pavie] mêle la découverte du pays ; à la volonté de suivre des écrivains ayant effectué le périple, il associe la flânerie, la disponibilité pour l'imprévu ; à la mémoire des lieux, il confronte la mémoire des voyageurs l'ayant précédé ; à la description des merveilles artistiques qu'il voit et touche, il ajoute ses confidences et ses pensées » (p. 107). Faut-il lire dans ces pages, comme l'indique Guy Trigalot (p. 29 et 116) une sorte de profession de foi romantique ? Ou, plus exactement, a-t-on besoin de cette catégorisation pour rendre compte de leur facture (parfaitement analysée par le commentateur) ? La riche tradition du Voyage d'Italie obéit à d'autres scansion que celle d'une histoire littéraire faite au demeurant de continuités autant que de ruptures. Il n'est plus possible, au milieu du siècle, d'écrire ce pays sans y inscrire des

excursions mentales ou sensibles qui prennent le pas sur la description des monuments des hommes et de la nature. En cela, Pavie est tout simplement homme de son temps et c'est sans doute aller un peu vite en besogne que de détecter un sous-texte théorique ou idéologique dans des notes qui n'en demandent pas tant.

Au début de ses *Mémoires d'un touriste* (1838), Stendhal affirmait qu' « Il n'y [avait] presque pas de voyages en France [...] ». Le propos rime avec des considérations similaires et contemporaines. Les guides des premières décennies du XIX^e siècle sont nombreux à déplorer le manque d'intérêt des français pour leur pays et il faut bien admettre que les écrivains voyageurs ont souvent en vue des destinations plus lointaines, pour des raisons fort compréhensibles qui tiennent pour l'essentiel à la logique du récit, aux circuits de diffusion du Voyage et enfin à l'attrait qu'exercent des contrées qui procurent un dépaysement à la fois spatial, temporel et culturel. Il serait évidemment faux de dire que le territoire national soit le grand absent de la littérature viatique : à l'époque du romantisme, les monuments de l'ancienne France sont remis à l'honneur, on met en mots (ou en images) ses paysages alors que l'expérience sensible s'adosse aux curiosités et accidents de la nature. Pavie, dans les textes qu'il consacre à l'Ouest de la France, se situe donc dans une mouvance qui délaisse l'exotisme et lui préfère les charmes du proche et, plus précisément, – car il faut « esquiver Paris » – de la province... la plus provinciale qui soit : la Bretagne et la Normandie. L'entrée en matière de cette troisième section est encore une fois précieuse : on y suit la chronologie des déplacements du relateur et de la publication de ses écrits. Guy Trigalot se montre attentif aux changements de tonalité qui se manifestent d'un fragment à l'autre et nous convainc de leur caractère éminemment personnel et sensible. « Le récit d'un voyage se compose, écrit Pavie, de ce que l'on a vu et de ce que l'on a senti » (p. 221). On mesure la distance qui sépare ce propos de celui que Chateaubriand tenait dans la préface de son *Itinéraire* (1811), sans par ailleurs se sentir autrement contraint par ce protocole : « Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire [...] ».

C'est en naturaliste que Victor Pavie parcourt son pays de Loire. Les deux textes par lesquels l'ouvrage se clôt complètent le portrait d'un homme qui se précise à mesure que nous lisons ses voyages et c'est ici une vision de la nature quasi mystique qui transparait, sous le couvert de la description et de la discussion savantes. En choisissant un mode d'organisation thématique (et non chronologique) Guy Trigalot a pris le risque de brouiller quelque peu la cartographie de ces publications qui embrassent une période couvrant un demi-siècle. En retour, il rend visible un parcours personnel. La classification qu'il propose donne à lire, de manière oblique, une biographie morale, sensible et intellectuelle. L'entreprise se justifie pleinement, en ce temps où le Voyage jouxte l'écriture du moi. Il serait possible, vraisemblablement, de fragiliser l'hypothèse selon laquelle chacun des pôles choisis correspondrait de manière univoque à une posture d'écrivain (p. 29) mais la démarche qui préside à la disposition de cette matière, pourvu que l'on suive avec attention les commentaires abondants et érudits qui l'accompagnent, a de quoi séduire. Incontestablement, le critique connaît parfaitement « son » auteur et donne les clés qui permettent d'entrer dans une œuvre méconnue qui méritait qu'on lui consacrerait une édition.

Philippe Antoine